

DES HOMMES POUR LES AUTRES

Discours de Pedro Arrupe S.J. dans le dixième Congrès International d'Anciens Etudiants Jésuites en Europe

Valence, 31 juillet, 1973

1. CONVERSION PERSONNELLE ET RÉFORME SOCIALE

Le thème de l'éducation pour la justice est devenu, ces dernières années, l'une des grandes préoccupations de l'Église. L'Église a repris conscience que l'action en faveur de la justice et de la libération de toute situation oppressive, et par suite la participation à la transformation de ce monde dès aujourd'hui, font partie intégrante de la mission que le Seigneur Jésus lui a confiée¹. C'est ce qui la pousse à s'éduquer (ou mieux, se rééduquer) elle-même, ses fils, et tous les hommes, en vue de cette mission.

Notre projet éducatif est donc de former des hommes qui ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour Dieu et son Christ, pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous; des hommes *pour les autres*, c'est-à-dire qui ne conçoivent pas l'amour de Dieu sans l'amour de l'homme: un amour efficace dont le premier postulat soit la justice. Cet amour est, en outre, l'unique garantie que notre amour de Dieu n'est pas une comédie ou un masque pharisien qui cache notre égoïsme. Toute l'Écriture nous avertit de cette union entre l'amour de Dieu et l'amour efficace du frère.

À l'encontre de cette visée éducative se lèvent des obstacles formidables. Le système d'éducation en vigueur (dans l'école comme dans les mass media) "favorise un individualisme étroit". Au lieu de concevoir la formation comme l'acquisition d'une aptitude au service, il favorise "une mentalité qui béatifie la possession", et qui dégrade l'école, le collège ou l'université en un lieu d'apprentissage de techniques pour gravir des situations, gagner de l'argent et se placer — parfois en les exploitant — au-dessus des autres. En fin de compte, et c'est peut-être le plus grave, l'ordre (ou le désordre) établi exerce une telle influence sur les institutions éducatives et les moyens de communication sociale, qu'au lieu de former "un homme nouveau", ils ne font qu'engendrer des reproductions de l'"homme tel qu'il est", de l'"homme que cet ordre requiert, un homme à son image", incapable d'aucune transformation vraiment novatrice (id. n°51)...

Conversion personnelle

Je me bornerai à résumer ici — à cause de son rapport plus étroit à la formation permanente — le point qui touche aux relations entre conversion personnelle et réforme des structures.

¹ Synode des Évêques 1971, 6 et 37: "Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile qui est la mission de l'Église pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive."

L'ascèse et la spiritualité traditionnelles se fondent sur le fait que le péché n'est pas seulement un acte personnel qui, en nous rendant coupables et pécheurs, affecte le centre de notre personnalité, mais qu'il s'étend aussi à des zones plus périphériques de notre être, en viciant nos habitudes, coutumes, réactions spontanées, jugements et échelles de valeurs, notre imagination et notre volonté. Et ce n'est pas seulement nous-mêmes qui influençons notre zone "périphérique". Elle est développée par tout ce qui a contribué à nous former, par tout ce qui fait partie de notre monde. C'est ainsi que nous avons une inclination congénitale au mal. En langage théologique, on l'appelle "concupiscence", c'est-à-dire, concrètement, la combinaison en nous du péché d'Adam et de tous les péchés historiques des hommes -en incluant le nôtre.

Lorsqu'un homme se convertit, lorsque Dieu réalise en lui la merveille de la justification, il se tourne vers Dieu et ses frères au plus intime de son être, et par suite le péché, au sens strict, est écarté de lui. Mais les conséquences du péché continuent de dominer avec force sa "périphérie", d'un façon dont très souvent il n'est pas même conscient.

Pourtant, le Christ n'est pas venu simplement nous libérer du péché et imprégner de sa grâce le centre de notre personne. Il est venu pour gagner notre être "tout entier" à Dieu, y compris ce que j'ai appelé notre "périphérie". Le Christ est venu pour supprimer non seulement le péché, mais aussi ses conséquences, même en cette vie; non seulement pour nous donner sa grâce, mais pour manifester le pouvoir de sa grâce.

Structure personnelle et structure sociale

Alors, s'il faut lutter contre l'inclination au mal et les conséquences du péché, qui ont tendance à faire revivre le péché lui-même, pourquoi nous limiter à celles qui nous atteignent individuellement à partir de notre structure personnelle? Pourquoi ne pas nous attaquer aussi à celles qui nous atteignent tous à partir des structures sociales? Il n'y a aucune raison théologique sérieuse à cette séparation. La seule chose, je crois, que l'on puisse affirmer pour expliquer cette lacune dans l'ascèse et la spiritualité traditionnelle, c'est que l'homme a toujours été plus ou moins conscient (et le christianisme a avivé cette conscience) qu'il pouvait se changer lui-même. Cette conscience une fois admise, s'ensuivait l'obligation morale de se changer en éliminant de son être les traces du péché. Par contre, c'est seulement depuis peu que l'homme s'est rendu compte que le monde dans lequel il vit avec ses structures, son organisation, ses idées, systèmes, etc., de même qu'il est en bonne partie le fruit de sa liberté, est de même aussi modifiable et réformable, si vraiment la volonté humaine s'y engage.

Si l'on admet cela, les conséquences vont de soi, car les structures de ce monde —nos habitudes, nos systèmes sociaux, économiques et politiques, nos relations commerciales et, en général, les institutions que nous avons créées pour nous-mêmes— pour autant que l'injustice y est imbriquée, sont les formes concrètes dans lesquelles le péché est objectivé. Elles portent les conséquences de nos péchés à travers l'histoire, aussi bien qu'elles sont une source continuelle d'autres péchés. Nous disposons même d'une expression biblique pour désigner cette réalité: l'idée de *monde*, au sens négatif où l'emploie saint Jean. (cf. 1 Jn 2,16).

Réforme sociale

Si cette idée de *monde* n'a pas été développée la théologie comme celle de *concupiscence*², c'est que les temps passés n'avaient pas encore permis de dépasser une conception purement individuelle. Maintenant que nous l'avons dépassée, il nous reste à appliquer à cette idée de *monde* les mêmes schèmes théologiques élaborés au sujet de la *convoitise*, pour que cette notion développe toute sa terrible dynamique. Le *monde* sera pour le social ce que la *convoitise* est pour l'individuel. On pourrait même l'appeler: la convoitise du social: "ce qui vient du péché et incline au péché". Quelque chose qui, comme la *convoitise* elle-même, doit être l'objet de notre effort de purification volontaire et par-là fonder une nouvelle spiritualité, ou plutôt une énergie dilatation du domaine élastique de l'ascèse et de la spiritualité.

On nous a toujours dit que la conversion intérieure ne suffisait pas, mais que nous avons à perfectionner et reconquérir à Dieu progressivement notre être tout entier. Aujourd'hui, nous réalisons que ce que nous avons à reconquérir et réformer, c'est aussi notre monde tout entier. En d'autres mots, on ne peut séparer conversion personnelle et réforme des structures. Nous pouvons donc affirmer, en reprenant les paroles du Synode 1971, que le "dynamisme de l'Évangile" libère les hommes non seulement du péché personnel, mais encore "de ses conséquences dans la vie sociale".

Il s'ensuit que cette purification, cette "ascèse sociale", cette libération pratique, est tellement au centre de notre conception chrétienne de l'existence que quiconque se tient à l'écart du combat pour la justice refuse implicitement l'amour des autres, et en conséquence l'amour de Dieu. Le combat pour la justice ne finira jamais. Nos efforts n'obtiendront jamais un succès total en cette vie. Cela ne veut pas dire que de tels efforts soient sans valeur.

Combattre pour la justice

Dieu veut ces succès partiels. Ils sont les prémices du salut gagné par Jésus. Ils sont les signes de l'avènement de son Royaume, les expressions visibles de sa mystérieuse croissance parmi les hommes. Bien sûr, des succès partiels impliquent des échecs partiels, des échecs douloureux, la défaite de beaucoup de personnes, beaucoup d'entre nous, qui seront submergés et brisés dans le combat contre ce *monde*. Car ce *monde* ne capitulera pas. Il persécutera, il s'efforcera de supprimer ceux qui ne lui appartiennent pas et s'opposent à lui. Mais cette défaite n'est qu'apparente. Ce sont justement ceux-là qui souffrent persécution pour la justice qui sont bénis. C'est justement le "crucifié" qui passe à travers le monde "en faisant le bien et en les guérissant tous" (Ac. 10,38).

Sans doute, il ne suffit pas de relever en termes très généraux qu'il y a de l'injustice dans le monde. Chacun le sait! Ayant saisi l'attitude fondamentale, il faut sans doute encore se placer

² cf. Concile de Trente, Décret sur le Péché Originel, 5: "La concupiscence...demeure dans les baptisés... Laissée pour nos combats, elle n'est pas capable de nuire à ceux qui, n'y consentant pas, résistent avec courage par la grâce du Christ... Elle vient du péché et incline au péché". Dans la suite du texte, nous traduisons le mot par convoitise. N.D.L.R.

devant la carte du monde et relever les points critiques —géographiques, sociologiques, culturels— où se logent péché et injustice. Et pour y parvenir, il faut évidemment utiliser des techniques comme instruments d'analyse et d'action, et des théories pour programmer l'analyse et l'action, de sorte qu'elles délogent effectivement et brisent l'injustice.

Quelle place reste alors aux valeurs chrétiennes, à la pratique chrétienne? Celle-ci: nous ne pouvons oublier que les techniques et les théories, aussi nécessaires qu'elles soient, tirent leur origine —historiquement— d'un mélange de bien et de mal. L'injustice, d'une façon ou l'autre, trouve en elles aussi un accueil et un nom. Prenons-les pour ce qu'elles sont: des instruments, des outils imparfaits. Et c'est l'attitude chrétienne, la conception chrétienne des valeurs, qui doit employer ces outils en les jugeant et en relativisant leur tendance à devenir des absolus. En les mettant à leur juste place, avec pleine conscience que la pratique chrétienne ne peut construire un monde neuf sans leur aide.

Sur cet arrière-fond, engageons maintenant notre réflexion sur la formation d'hommes qui réconcilieront ces antithèses —conversion personnelle et réforme des structures, etc.— et feront ainsi avancer la cause de la justice dans le monde actuel.

2. L'ENTRAÎNEMENT COLLECTIF

On parle beaucoup, aujourd'hui de *formation permanente* mais on ne donne bien souvent à cette expression qu'une portée limitée: celle du *recyclage* des connaissances techniques et professionnelles qui nous permettent de rester dans la course, dans la compétition toujours plus dure de cette vie. On y ajoute parfois le sens de réadaptation de l'homme à une société totalement différente, en vue de le rendre capable de relever le défi d'un monde en perpétuel changement. Mais cet objectif, absolument nécessaire à notre époque, ne peut nous satisfaire entièrement. Vu sous l'angle des valeurs chrétiennes, c'est un objectif neutre, qui peut même devenir négatif. Tout dépend de l'orientation fondamentale que nous aurons données à notre existence. Dans la mesure où nous l'aurons orientée pour les autres et pour la justice, la compétence professionnelle et l'acquisition d'une aptitude nouvelle au changement seront positives; elles seront négatives, au contraire, si nous en disposons pour servir nos égoïsmes personnels ou collectifs. En toute hypothèse, à la finalité de la formation permanente, telle qu'on la vit habituellement, manque l'enjeu plus spécifique de toute formation chrétienne, c'est parler de conversion continuelle, et donc concrètement pour aujourd'hui, de formation pour la justice...

Nous reconnaissons que nous n'y sommes pas préparés. Mais c'est à partir de cette prise de conscience et de cet humble aveu, joints à la volonté de nous transformer, que nous éprouvons le désir de poser sérieusement le problème de notre propre formation. Bien entendu, je laisse à vos délibérations la recherche des formes concrètes dans lesquelles cette formation pourrait et devrait s'incarner, ainsi qu'à vos décisions les moyens de la mettre à exécution. Sous le titre commun: *Des hommes pour les autres*, je me limiterai à ébaucher trois séries de réflexion.

L'homme pour les autres

A première vue, il semble que l'homme se définit comme "un être pour soi", centré sur soi. Et

pourtant, c'est un fait d'expérience que l'homme se décentre lorsqu'il se ferme sur lui-même. L'homme est un centre, doué de conscience, d'intelligence et d'action; mais un centre appelé à sortir de soi, à se donner et consacrer aux autres par amour. L'amour est la dimension qui définit et enveloppe l'homme: celle qui donne à toutes les autres leur sens, leur valeur ou non-valeur. Seul, celui aime réalise pleinement son humanité. Sa personne ne se développe pas lorsqu'il se ferme sur lui-même, mais lorsqu'il s'ouvre aux autres.

Le *savoir et l'avoir*, c'est-à-dire la centration sur soi et l'appropriation des choses par l'intelligence et l'action, sont certainement des dimensions enrichissantes de l'homme, mais seulement dans la mesure où elles ne nous coupent pas des autres, dans la mesure où précisément elles enrichissent le don de soi et la consécration pleine d'amour de sa personne aux autres. Quiconque développe les *connaissances* et les *richesses* de ce monde, pour les mettre au service de l'humanité, fait oeuvre d'humanisation personnelle et d'humanisation du monde.

La déshumanisation par l'égoïsme

Mais bien souvent, c'est autrement que se passent les choses. Lorsque le mouvement de centration se ferme sur lui-même, lorsque l'on accumule les connaissances, les pouvoirs et les choses pour le mettre au service exclusif de soi-même, en privant les autres, alors le développement se pervertit et devient déshumanisant.

En premier lieu, il déshumanise les victimes directes de cette conduite. Le moins que l'on puisse dire de ces hommes qui ne vivent pas pour les autres, c'est qu'*ils n'apportent rien* à leurs frères. L'escalade commence ainsi par le péché d'omission, dont c'est à peine si nous prenons parfois conscience; péché qui peut simplement prendre la forme d'une existence oisive ou, plus gravement, d'une existence alimentée par la spéculation. Il faut encore joindre à cette catégorie ceux qui participent positivement au processus productif (en développant richesses et savoir), mais qui utilisent leur situation et leur pouvoir pour limiter les obligations de tout genre qui les concernent, de telle sorte qu'en définitive le solde s'en trouve être négatif pour les plus faibles.

Supposons même qu'il n'y ait encore aucune sorte d'appropriation injuste. L'homme qui vit pour soi, non seulement n'apporte rien aux autres, mais a tendance à accumuler en exclusivité, à clôturer des domaines toujours plus étendus de savoir, de pouvoir ou de richesses, et par suite à écarter une multitude de marginaux des grands centres de décision.

Il y a plus encore: l'égoïsme n'humanise pas les choses, et il *chosifié les hommes eux-mêmes*, en les pervertissant en objet d'exploitation et de pouvoir, et en s'appropriant une partie du fruit de leur travail.

En second lieu, et plus radicalement, l'homme qui ne vit pas pour les autres *se déshumanise lui-même*. Tous, en effet, si nous sommes sincères, nous tendons à juger de notre propre valeur selon les critères de la société. Et la société, aujourd'hui, ne juge pas l'homme pour ce qu'il est, pas même pour ce qu'il sait, mais seulement pour ce qu'il a, et ce qu'il peut prétendre. Pouvoir et richesse sont les critères de valeur. Notre tendance spon-

tanée va donc à nous identifier à notre savoir. Nous sommes et valons à nos propres yeux, comme à ceux des autres, ce que nous possédons. Par ce déplacement, la richesse cesse rapidement d'être considérés comme des choses, mais nous nous chosifions nous-mêmes en nous identifiant à notre avoir.

Et pourtant, quelque chose se soulève en nous lorsque nous nous abandonnons à cette "chosification": nous nous sentons frustrés. Nous savons bien, au fond, que nous sommes et valons autre chose que ce que nous avons. Nous voudrions être nous-mêmes; mais nous ne nous risquons pas à briser le cercle vicieux: nous essayons de dépasser cette frustration en nous obstinant à "avoir toujours plus" ou, pire encore, à "avoir plus que les autres", tournant la vie en une compétition absurde. La spirale de l'ambition, de la compétitivité et de l'autodestruction s'enroule sur elle-même, en cercles de plus en plus larges, qui nous enchaînent chaque fois plus fortement à une existence frustrée et déshumanisée.

Il devient toujours plus nécessaire d'augmenter notre pouvoir et l'efficacité de nos mécanismes de domination et de gain. Et ainsi notre propre déshumanisation tourne à la déshumanisation des autres.

Nous touchons ainsi *le troisième aspect* de la déshumanisation engendrée par l'égoïsme: *celle des structures sociales*. Nous voyons ici un exemple des plus clairs de ce "péché objectif" dont nous avons parlé: à partir de nos actes égoïstes et déshumanisants, le péché (solidifié dans des idées, structures et organisations anonymes qui échappent à notre contrôle direct) s'installe dans le monde comme une force tyrannique qui nous enserre tous.

L'humanisation par l'amour

Comment sortir de ce cercle vicieux? De ce cercle où les trois aspects déshumanisants de l'égoïsme déchaîné s'entrelacent si fort que l'on ne voit pas comment les dénouer? Nous reconnaissons avec une conscience suffisante que l'égoïsme ou la somme des égoïsmes est à la racine de tout le processus. Mais vouloir vivre l'amour et la justice, dans un monde où la grande majorité est égoïste et injuste, et où de plus l'injustice et l'égoïsme imprègnent les structures, ce projet semble une entreprise suicidaire et inutile.

Pourtant, c'est à cette entreprise que nous pousse très clairement le message du Christ, jusqu'à en faire l'essentiel du comportement chrétien. Un mot de saint Paul éclaire avec précision ce que je veux souligner. Il dit: "*Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien*" (Rm 12.21). Cet enseignement, qui s'identifié à celui du Christ sur l'amour des ennemis, est la pierre de touche du Christianisme. Tous, nous voudrions être bons avec les autres, et tous —à la plupart— serions assez bons dans un monde bon. Ce qui est difficile, c'est d'être bons dans un monde mauvais; un monde où l'égoïsme collectif et structurel nous attaque et menace de nous anéantir. Dès lors, il nous semble que la seule réaction possible, c'est d'opposer le mal au mal, l'égoïsme à l'égoïsme, la haine à la haine, jusqu'à anéantir si possible l'agresseur avec ses propres armes. Mais c'est précisément alors que nous sommes vaincus par le mal au plus intime de nous-mêmes. Non seulement il nous détruit extérieurement, mais il nous déshumanisé et pervertit de l'intérieur. Il nous inocule son propre venin: il nous rend méchants. C'est cela que saint Paul appelle "être vaincu par le mal".

Le mal ne peut se vaincre que par le bien, la haine par l'amour, et l'égoïsme par la générosité. Voilà comment il faut enraciner la justice en ce monde. Pour être juste, il ne suffit pas, devant la masse énorme de l'injustice, de ne pas en rajouter. Il faut encore supporter avec générosité les conséquences de l'injustice, se refuser à entrer dans la danse et, surtout, substituer à sa logique la dynamique de l'amour. L'amour païen, qui n'aime que les amis et hait les ennemis, n'y suffit pas; il ne règle rien; au mieux il maintient l'équilibre. L'amour chrétien, lui, est comme l'amour de Dieu qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants; un amour créateur, qui ne consiste pas à aimer ce qui est aimable, mais à tout aimer et, à force d'amour là où il n'est pas, pour un jour récolter l'amour. Il est bien possible, en vérité, que le grain de blé meure entre semailles et moisson. Seul le grain qui meurt porte du fruit. Mais c'est en cela que consiste la victoire véritable, la victoire qui, de plus, ne fait pas de vaincus. Nous disions que lorsque la haine fait naître en nous la haine, nous sommes vaincus, même si nous parvenons à écraser l'adversaire. Mais lorsque nous répondons à la haine par l'amour jusqu'à, s'il le faut, donner notre vie comme le Christ, en aimant et pardonnant, alors il est plus que probable qu'en fin de compte ce soit nous qui infusions notre amour aux autres. Lorsque nous obtenons la victoire en profondeur, il n'y a pas de vaincus; seulement des vainqueurs, parce que le frère a été gagné et l'ennemi changé en ami.

La vraie difficulté, c'est que tout cela nous paraît très beau, mais terriblement inefficace. Nous ne croyons pas à l'amour. Pourtant, il n'y a rien de plus efficace que l'amour. Pour faire reculer sérieusement le pouvoir de l'injustice, je pense qu'il suffirait de multiplier une série d'équipes choisies, suffisamment coordonnées, qui orientent leur vie dans l'esprit décrit ci-dessus, et que je vais essayer de rendre un peu plus concret dans l'article suivant.

3. PROMOUVOIR LE CHANGEMENT

Ne l'oublions pas: bien que le règne de l'injustice trouve sa source en nous-mêmes (et nous consacrons en effet le meilleur de nous-mêmes à notre propre rééducation), cette injustice s'est installée dans les structures objectives de ce monde, distinctement de chaque homme en particulier. Plus encore, nous ne pouvons pas nous changer jusqu'au bout, si nous ne changeons pas notre monde. Former pour la justice, c'est donc former pour le changement, former des hommes qui soient des agents efficaces de transformation et de changement.

Cela requiert, comme nous l'avons vu dans la première partie, un genre de formation qui nous habilite à l'analyse des situations particulières que l'on veut transformer, et à l'élaboration de plans d'action qui réalisent pratiquement les objectifs de transformation et de libération. Cette perspective dépasse évidemment la visée de notre entretien... Je pense que l'on devrait encourager les initiatives en ce domaine à divers niveaux, en les coordonnant dans un large esprit de pluralisme... Je me bornerai à indiquer simplement quelques attitudes très générales que, semble-t-il, nous devrions intégrer en toute hypothèse à ces initiatives.

Première attitude: La ferme détermination d'adopter un *style de vie beaucoup plus simple*, au plan personnel, familial, social, et collectif, pour freiner la spirale du gain et de la compétition sociale. Fêtes, cadeaux, vêtements, bijoux, pourraient devenir l'objet de réductions drastiques, qui non seulement permettent de se passer de certains revenus (peut-être peu

clairs) ou de les réorienter généreusement vers les autres, mais surtout soient des gestes symboliques d'extraordinaire portée sociale: des gestes qui, bien sûr, ne serviraient de rien s'ils n'étaient l'expression véritable d'une nouvelle conception de toute l'existence, et ne s'incarnaient dans beaucoup d'autres détails.

Il faut former des hommes et des femmes qui ne soient pas esclaves d'une société de consommation, qui ne suivent pas la règle d'être et paraître un peu plus que les autres, mais qui se proposent, au point d'en faire un idéal, de se tenir toujours un peu en arrière pour descendre la spirale du gain et de la compétition. Les moralistes d'autrefois, pour déterminer où commençait le superflu inacceptable pour un chrétien, conseillaient de se régler sans excès sur la coutume de chaque niveau social. Ce conseil est aujourd'hui déposé: il suppose une société statistique, préoccupée de justice individuelle, mais qui ne se pose pas encore la question de savoir si les structures sociales (qui déterminent les groupes humains en classes sociales) ne sont pas elles-mêmes une forme de l'injustice. Or c'est précisément le cas: l'attitude véritablement morale est donc celle qui tend à descendre et égaliser les échelons sociaux établis.

Deuxième attitude: Une ferme détermination, non seulement de refuser tout profit d'origine clairement injuste, mais de diminuer notre participation aux bénéfices d'une structure économique et sociale organisée injustement en faveur de plus puissants. Il ne s'agit plus ici de diminuer les dépenses, mais, bien plus radicalement, de *diminuer les revenus fondés sur des structures injustes*. Cela nous oblige d'aller de nouveau à contre-courant. Au lieu de chercher à consolider toujours plus notre situation, nous devons l'affaiblir en faveur des moins favorisés... On devrait faire de sérieuses et sincères analyses pour déterminer en quels cas et jusqu'à quel point la part du revenu social des mieux partagés ne dépasse pas ce qu'elle devrait être si les structures étaient plus justes. Je vous prie de ne pas vous soustraire trop rapidement à cette question; je suis en effet convaincu que toute personne qui jouit d'un certain niveau social est concernée par elle, au moins sous certains aspects, et même si, en comparaison d'autres catégories plus favorisées encore, il lui semble souffrir d'injustice. Mais n'oublions pas que le point de référence décisif est celui de ceux qui sont réellement pauvres, dans nos pays et dans le tiers monde.

Troisième attitude: Elle est très liée à la précédente. Il est peut-être possible de réduire les dépenses et de mener une vie beaucoup plus simple, sans trop déplaire à la société, bien qu'au fond notre attitude lui fasse question. Mais si nous prétendons réduire nos revenus dans la mesure où ils proviennent de notre participation à une structure injuste, nous ne le pourrions sans *transformer cette structure elle-même*. Il est alors inévitable que ceux qui se sentiront déplacés avec nous de leur situation privilégiée adoptent une attitude de défense et de contre-attaque. Renoncer à tout poste d'influence serait trop facile. Cela peut convenir dans certains cas, mais le plus souvent cela ne servirait qu'à remettre le monde entier aux mains des profiteurs.

C'est ici que réside la grande difficulté, dans le combat pour la justice, et que nous sentons bien la nécessité d'avoir recours à des instruments d'analyse et d'action. La coopération devient non seulement utile mais indispensable. Cherchons les avis de ceux qui dans nos associations appartiennent au monde ouvrier. Car, en dernière analyse, ce sont les opprimés qui doivent être les agents principaux du changement. Le rôle de ceux qui sont en

place est de les assister, d'appuyer par une pression qui vient d'en haut la pression qui vient d'en bas sur les structures qui ont besoin d'être changées.

"L'homme spirituel"

Seul l'homme de Dieu, mû par l'Esprit, peut être en fin de compte l'homme pour les autres, pour la justice; un homme capable de contribuer à une véritable transformation qui supprime du monde les structures marquées par le péché. Le premier trait de notre vie dans l'Esprit est indubitablement l'amour: il en est le moteur. Mais il ne suffit pas d'aimer; il faut aimer avec discernement. Et c'est là qu'intervient le second sens de ce que nous entendons par homme "spirituel".

Le monde concret, dont nous devons déloger l'injustice installée en nous-mêmes comme dans les structures sociales, est le résultat des influences conjuguées de l'Esprit Saint et du péché. Aussi, dans la lutte pour la justice, nous avons besoin du don de conseil et de discernement, du charisme du discernement des esprits, pour savoir distinguer ce qui vient de Dieu et ce qui vient du péché, dans la physionomie du monde. L'observation et l'analyse sociologique de la réalité ne suffisent pas. Certains, qui identifient les résultats de l'analyse sociologique avec les "signes des temps", s'exposent à prendre pour action de Dieu ce qui n'est peut-être que le fruit du péché. Le sociologique ne nous procure que le matériau, sur lequel il faut exercer le discernement spirituel. C'est par ce discernement qu'il nous faut découvrir où se loge, où se concentre le péché du monde. Et aussi, entrecroisés dans la même trame, les signes des temps, qui peuvent nous suggérer la manière de procéder pour déloger le péché de ses repaires.

Il ne faut pas non plus oublier que la voix de l'Esprit s'adresse à nous directement, pour nous enseigner des chemins et des solutions nouvelles. Mais, seul celui qui possède l'Esprit est capable de découvrir et comprendre l'Esprit comme il faut, partout où il se manifeste. saint Paul nous dit: "De même que nul ne connaît l'intime de l'homme, sinon l'Esprit de l'homme qui est en lui, de même personne ne connaît l'intime de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu". Mais il ajoute cette affirmation étonnante: "Nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, pour connaître les dons que Dieu nous a faits... et nous en parlons en exprimant ce qui est spirituel en termes spirituels. L'homme laissé à sa seule nature n'accepte pas ce qui vient de l'Esprit de Dieu. C'est une folie pour lui. Il ne peut le comprendre, parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout et n'est lui-même jugé par personne. Car qui donc a connu la pensée du Seigneur pour l'instruire? Or nous, nous avons la pensée du Christ" (1 Cor 2, 11-15).

Jésus, l'homme pour les autres

Telle est l'idéal de l'homme, vers lequel tendent nos efforts de formation, l'homme "spirituel", conduit et soutenu par le Souffle de Dieu, par l'Esprit Saint. Non pas l'*homo faber*, l'homme ingénieux et artisan qui, à l'aube de l'histoire, commença à se différencier radicalement de l'animal en entreprenant la domination du monde. Ni seulement l'*homo sapiens*, qui par son intelligence et sa sagesse, s'élève au-dessus de toute la création en devenant capable de la comprendre et de l'expliquer. Pas même encore l'*homme prométhéen* qui se sait participant du pouvoir créateur de Dieu et appelé non seulement à contempler, mais à transformer le monde.

Ni même *l'homo politicus* conscient de la complexité de ce monde et habile à détecter et manifester les points névralgiques dont dépendent les grandes transformations. Tous ces aspects ne dépassent pas ce que saint Paul appelle "*l'homme psychique*", doué de l'esprit et du psychisme humain, l'homme simplement nature.

Cet homme, concrètement, n'existe pas. Il est une abstraction, une possibilité ambivalente de devenir plus ou moins humain, humanisé ou déshumanisé. Il peut devenir un loup destructeur de ses propres frères, ou au contraire un ami des hommes, profondément humain, amant de la concorde et des autres. Cet homme sera aussi, et naturellement, ouvert à la transcendance et, si son attitude religieuse est authentique, il liera dans une unité indestructible l'amour de Dieu et l'amour des hommes.

Mais cet idéal ne peut être achevé sans l'action de Dieu qui nous change en *homme nouveau*, en créature nouvelle dont le principe vital dernier est l'Esprit Saint lui-même. Tel est *l'homme spirituel* qui, parce qu'il est capable d'aimer jusqu'à ses ennemis, dans un monde mauvais, est aussi capable de transformer le monde. Parce qu'il jouit du don de discernement, il peut découvrir et assumer activement le dynamisme profond et créateur de l'histoire, celui qui la pousse vers la construction déjà commencée du Royaume de Dieu.

Cet Esprit, qui nous rend spirituels, c'est l'Esprit du Christ, qui nous rend aussi chrétiens, qui nous christifie. Aussi, en ce projet de la promotion de la justice, le *Christ nous est tout*: le Chemin, la Vérité, et la Vie. Il est par excellence "*l'homme pour les autres*", celui qui nous précède dans la construction du Royaume de Justice, notre modèle et notre référence. Ses paroles et sa vie donnent la stabilité nécessaire pour ne pas être désorientés dans ce monde changeant.

Bien plus, Jésus vit aujourd'hui, il est le Seigneur de l'histoire qui avance. Assis à la droite du Père, il continue de soutenir son Église et de nous éclairer progressivement par son Esprit sur le sens profond des Paroles que nous avons reçues de ses lèvres, et qui se changent en paroles neuves capables de nous montrer les chemins cachés de l'histoire (Jn 14, 26). Ainsi son absence, selon ses propres paroles, est une sorte de présence: "Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne descendra pas sur vous. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... Lorsqu'il viendra, cet Esprit de Vérité, il vous guidera vers la Vérité toute entière, et il vous annoncera ce qui est à venir..." (Jn 16, 7-1^o5).

C'est lui, le Christ, qui est le fondement de ce "plus" si ignatien, qui nous pousse à ne jamais mettre de bornes à notre amour, à dire toujours "davantage", à chercher toujours cette "plus grande Gloire de Dieu" qui s'accomplit véritablement dans un plus grand dont de nous-mêmes aux autres et à la cause de la justice.

Document en : <http://www.sjweb.info/education/doclist.cfm>